

# Éducation nationale : le bateau coule, jetez les chaloupes à la mer !

Olivier Blond-Rzewuski

## Un paquebot nommé Éducation Nationale...

L'Éducation Nationale ressemble à un gigantesque paquebot dont les plans ont nécessité plus de deux mille ans d'élaboration et dont la construction date d'un siècle. Mis à la mer par un certain Jules Ferry, il a pour destination les terres de la **majorité** et de la **citoyenneté**.

« *Sapere aude ! Ose savoir ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement !* »<sup>1</sup>. Voilà presque l'unique définition de l'Homme. Penser par soi-même. L'Éducation Nationale est chargée de contribuer à apporter cette humanité en chaque individu, aider l'enfant à sortir de sa minorité, incapacité de se servir de son propre entendement sans la direction d'un autre<sup>2</sup>. N'est-elle pas la mieux placée pour le faire ? Extirper l'enfant de son univers familial, l'ouvrir à l'altérité, à la différence, à l'esprit critique pour le rendre « autonome ».

L'école doit aussi apprendre à « vivre ensemble », promouvoir les valeurs de solidarité, de respect d'autrui, créer les conditions de l'intégration, du sentiment d'appartenance à la communauté civique, et par l'égalité des chances qu'elle défend lutter contre le fatalisme sociologique et se trouver première ouvrière de la liberté et du respect des lois. Qui mieux que l'Éducation Nationale peut défendre l'idéal démocratique ?

C'est donc à la fois sur la dimension individuelle et sociale de la personne que le paquebot Education Nationale doit jouer son rôle : « exigence d'instruction » et « exigence de socialisation », émancipation personnelle et intégration politique, autonomie et respect, majorité et citoyenneté.

Ce paquebot a déjà réalisé un beau parcours. Il a dû affronter des grains, des courants contraires, mais a pu aussi profiter de vents favorables. Lors d'escales il s'est chargé de nombreux nouveaux passagers. Aujourd'hui, on peut dire qu'il supporte le poids d'un mammoth ! Et l'on sait combien il est difficile de piloter un tel navire. Quelle responsabilité pour son capitaine, chargé de ne pas perdre le cap !

---

<sup>1</sup> Kant, *Qu'est-ce que les lumières ?* (Hatier, 1999), page 4.

<sup>2</sup> Idem.

Ce bateau est-il aussi ingouvernable que certains le prétendent ?

## Tempête dehors, tempête à bord !

Il est vrai que le paquebot Education Nationale traverse une terrible tempête, tempête de l'illettrisme « affirmé », de l'échec scolaire « déclaré », de la crise de l'autorité « revendiquée », d'une marchandisation qui semble « inévitable ». Mais alors, est-il bien raisonnable d'avancer à l'aveugle, sans instruments de navigation, sans repères calculés, sans horizon supposé ? Tout bon capitaine ne donne-t-il pas à son équipage une idée de la direction à suivre, un objectif à atteindre ? Au lieu de cela, n'est-il pas extravagant de voir ce même capitaine saborder le navire pour en précipiter le naufrage, jeter par-dessus bord les outils de navigation et les bouées, annuler ainsi toute possibilité de sauver les passagers, provoquer le désarroi de ses matelots, semer zizanie et défiance à bord ?

N'est-ce pas là ce que fait notre capitaine ministre lorsqu'il alimente la psychose médiatico-collective sur le « niveau des élèves », lorsqu'il dénonce la pseudo méthode globale et dicte la « solution miracle » qui, bougres d'andouilles que nous sommes, nous a échappée durant toutes ces années (c'est que les enseignants et les pédagogues aiment foncer dans le mur, c'est bien connu !), lorsqu'il fait des déclarations hâtives sur le « pédagogisme » remettant en cause des décennies (que dis-je décennies, des siècles !) de travail acharné, de militantisme éducatif, faisant *tabula rasa* de toutes les recherches ? N'est-ce pas là ce que fait notre capitaine ministre lorsqu'il favorise les savoirs fonctionnels et propose l'apprentissage à 14 ou 15 ans, précipitant l'école sur le terrain du marché, l'alignant sur les besoins d'une économie dominée par la concurrence et le libre-échange et caractérisée par la précarité ? Supprimer les problèmes plutôt que de les résoudre (comme dans le film *Harry, un ami qui vous veut du bien* : plutôt que de t'aider à sauter les obstacles, on va te les supprimer... Mais que reste-t-il après ?), n'est-ce pas la logique de ce capitaine ministre ? Et n'est-ce pas hautement plus dangereux et indigne des héritiers du siècle des Lumières ?

La politique actuelle entrave gravement l'objectif de rendre **majeur** les petits d'hommes : par la répression plutôt que la prévention, par l'encouragement à l'autoritarisme plutôt qu'à l'autorité, par une vision frontale et dogmatique des apprentissages plutôt que constructive et critique, par des méthodes uniques qui ne permettent pas la libre pensée et le parcours individualisé, par une conception idéologique et non critique du savoir, comment permettre à l'élève de sortir de sa minorité ? Et Kant de critiquer déjà en son temps une certaine forme d'éducation : « Les tuteurs, qui se sont très aimablement chargés d'exercer sur [leurs élèves] leur haute direction, ne manquent pas de faire que les hommes, de loin les plus nombreux (avec le beau sexe tout entier), tiennent pour très dangereux le pas vers la majorité, qui est déjà en lui-même pénible. Après avoir abêti leur bétail et avoir soigneusement pris garde de ne pas permettre à ces tranquilles créatures d'oser faire le moindre pas hors du chariot où ils les ont enfermés, ils leur montrent le danger qui les menace si elles essaient de marcher seules. Or, ce danger n'est vraiment pas si grand, car elles finiraient bien par apprendre après quelques chutes »<sup>3</sup>. Que reste-t-il de l'Humanité si chère aux Lumières ?

---

<sup>3</sup> Idem.

Olivier Rzewuski : Education nationale : le bateau coule ! Jetez les chaloupes à la mer !

De ce fait, la politique actuelle nuit aussi à l'idée de **citoyenneté** en créant une rupture générationnelle et sociale sans précédent. La ghettoïsation, la réponse aux problèmes de violence par la « violence d'Etat », la discrimination par l'absence de différenciation, l'apprentissage à 14 ou 15 ans, la marchandisation de l'institution scolaire, empêchent le sentiment d'appartenance à la Nation et compromettent l'idéal républicain d'égalité des chances, le principe d'une « démocratie par l'école ». Renoncer à l'école obligatoire, déconsidérer les métiers manuels en affirmant que ceux qui les pratiquent n'ont pas besoin de culture, créer ainsi une société à deux vitesses, c'est encourager l'existence d'une « France d'en bas » et d'une « France d'en haut », c'est donc favoriser une certaine forme de guerre civile.

Résultat : l'Etat se saborde lui-même. Le *Traité Théologico-politique* de Spinoza le montre très clairement<sup>4</sup>. Les politiques obtiennent et obtiendront toujours, par ces méthodes, le résultat inverse de ce à quoi ils s'attendaient. En effet, renoncer à rendre l'homme majeur c'est se résoudre à lui inculquer un savoir dogmatique, autrement dit non pas un « savoir » mais une « idéologie ». L'Etat qui l'impose est obligatoirement « idéologiquement répressif » (puisque l'uniformité de penser est impossible). Il pratique donc une « censure idéologique » qui induit forcément la violence : « Lorsque chaque individu est sommé de penser comme un autre, la force productrice de sa pensée devient destructive »<sup>5</sup>. Aussi, un tel Etat se détruit lui-même, que sa finalité soit la liberté (comme le pense Spinoza) ou la domination. *A contrario*, tout Etat qui veut assurer sa stabilité doit concéder aux individus une liberté maximale de penser, en lui donnant les moyens de cette liberté. Ainsi, non seulement conduire les élèves à leur majorité est l'unique rempart contre toute forme d'annihilation, de barbarisme et de tyrannie, mais entraver l'accès à cette humanité, à cette majorité, c'est nuire à toute forme d'Etat, à l'ordre social, au droit, dont sont normalement garants les politiques.

Alors, masochisme politique ? Bêtise ? Intentions nihilistes cachées ? Ou tout simplement résultat d'un libéralisme non contrôlé ? Souhaité ? Peut-être un peu de tout cela...

## Recherche d'horizon en plein brouillard...

Le navire sombre ? Il n'y a plus espoir ? Jetons donc les chaloupes à la mer ! Résistons au désespoir auquel on nous accule, remorquons le navire d'en bas, de nos petites embarcations fébriles mais nombreuses, et gardons le cap pour ne pas risquer d'immobiliser le paquebot. Descartes utilise une très belle image dans le *Discours de la méthode* : « Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'il peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons »<sup>6</sup>, ne soyons pas mortifères, fixons nous ces terres qui constituent la raison d'être de l'Education Nationale : **majorité** et **citoyenneté**.

---

<sup>4</sup> Rappelons que le titre exact du livre de Spinoza en énonce la thèse : *Traité Théologico-politique contenant quelques dissertations où l'on fait voir que la liberté de philosopher non seulement peut-être accordée sans danger pour la piété et la paix de l'Etat, mais même qu'on ne peut la détruire sans détruire en même temps la paix de l'Etat et la piété elle-même*.

<sup>5</sup> Etienne Balibar, *Spinoza et la politique* (PUF 1985), page 39.

<sup>6</sup> Descartes, *Discours de la méthode* (Pléiade), page 142.

Olivier Rzewuski : Education nationale : le bateau coule ! Jetez les chaloupes à la mer !

On nous dit que les livres des pédagogues sont de belles théories, qui ne valent pas en pratique, que les jeunes enseignants sont déçus par trop de cours et insuffisamment de stages, que les IUFM déforment plus qu'ils ne forment, loin des réalités du terrain. Pourtant, ce n'est jamais par excès que la théorie ne « colle » pas à la pratique mais toujours par défaut. Là-dessus, il est très instructif de relire l'opuscule de Kant, *Sur l'expression courante : il se peut que ce soit juste en théorie, mais en pratique, cela ne vaut rien*. A moins de voir le métier d'enseignant comme un ensemble d'actions sans cohérence entre elles, anarchiques, ne visant aucune fin, il va de soi que cette « pratique » consiste en « la mise en œuvre d'une fin, conçue comme observation de certains principes de conduite représentés dans leur généralité », autrement dit mise en œuvre d'une théorie. Or, « ce n'est pas la faute de la théorie si elle n'a que peu de valeur pour la pratique », nous explique Kant : « cela vient de ce que l'on n'a pas assez de théorie, de celle que l'homme aurait dû apprendre de l'expérience et qui est la véritable théorie ». Aussi, « il est encore plus tolérable de voir un ignorant affirmer que sa prétendue pratique rend la théorie inutile et superflue que de voir un raisonneur concéder qu'elle est bonne pour l'école (à peu près uniquement pour exercer l'esprit) mais soutenir avec cela qu'il en va tout autrement dans la pratique »<sup>7</sup>.

Par ailleurs, il s'agit de pratiquer ce métier accompagné d'un **Idéal régulateur**. Un tel principe est, comme le dit Kant dans la *Critique de la raison pure*, « à la base de la possibilité de perfection de certaines actions ». On ne doit pas le regarder comme une pure chimère, mais il fournit un étalon indispensable à la raison. Par exemple, le « postulat d'éducabilité » est une condition *sine qua non* de l'efficacité de notre enseignement. L'« idéal républicain d'égalité » en est un autre.

Utopie éducative ? Bien entendu, et revendiquée comme telle. Du postulat d'éducabilité à l'humanisme affirmé, c'est cet horizon peut-être inatteignable mais bien identifiable qui nous met en branle, nous permet d'avancer, même en plein brouillard...

## Une chaloupe à la mer !

Professeur et directeur d'école en Zone d'Éducation Prioritaire, après neuf ans d'études de philosophie, un DEA en poche, j'ai choisi de rejoindre le cortège de ces "pédagogues" qui participent de la "casse" du système éducatif français : instituteur depuis trois ans, je me passionne pour ce "pédagogisme" (cette hydre vivante qui condamne l'école à n'être que le lit de la médiocrité et du démagogisme) si décrié par les médias et les politiques actuels, qui n'ont jamais pris la peine de lire et d'analyser les pensées de nos philosophes. Ce « pédagogisme » qui nourrit ma pratique et me fait aller de l'avant, me reconforte et m'autorise les plus beaux rêves d'avenir.

J'ai donc décidé de jeter ma chaloupe à la mer, accompagnant ainsi une équipe de circonscription dynamique qui n'a cure des déclarations de ministres passagers et ne se soucie que de la réussite de ses élèves. Mettant en pratique ces théories pédagogiques hautement « perverses » et soi-disant sans efficacité qui font l'objet d'attaques aussi virulentes qu'injustifiées, nous choisissons de les enrichir de nos expériences. Seul ce « pédagogisme » nous permet de faire le pari de la réussite pour tous.

<sup>7</sup> Kant, *Théorie et Pratique* (Vrin, 1988), pages 11 et 12.

Du point de vue de l'enseignant, nous faisons le pari de la réussite grâce à l'existence d'un véritable **esprit d'équipe** : du conseil de cycle au conseil des maîtres, au-delà des différences de tempéraments et des opinions divergentes, le postulat que l'on est entre adultes majeurs, responsables et de bonne foi est fondamental. C'est alors que s'annihile toute agressivité, que les malentendus se font rares, que les concessions deviennent possibles. C'est alors que le débat constructif peut s'instaurer, que des projets efficaces peuvent être mis en place. Partager ses pratiques, se spécialiser pour mettre ses compétences au service des autres (tel enseignant se spécialise en arts plastiques et en fait profiter les collègues, tel autre est à l'aise en mathématiques et prend en charge la classe d'un collègue pendant que celui-ci fait son EPS - sans pour autant renoncer à la polyvalence), répartir les conférences pédagogiques entre membres de l'équipe pour permettre une couverture globale des compétences, réaliser une direction collégiale de l'école, décloisonner, s'inviter et inviter dans les classes (chose anodine en apparence, mais qui a son importance, travailler la porte ouverte !). Ne rien avoir à cacher, être fier de sa classe (tout en étant conscient de sa perfectibilité). Ne plus parler de « sorties de classes », mais de « sorties d'école », oser brasser les classes, mélanger à certaines occasions les cycles (les élèves de cycle 3 apprécient de se retrouver avec les « petits », leur montrer « où ça mène tout ça », se sentir responsables, être en situation d'enseigner eux-mêmes). Merci au pédagogisme de nous avoir soufflé de telles pratiques !

Du point de vue de l'élève, notre école fait le pari de la réussite grâce à une forte **culture du débat** : oser prendre la parole, accepter celle des autres, la prendre en compte (le plus difficile !), pour finalement élaborer une pensée de plus en plus complexe et problématique grâce à la confrontation des arguments. Il s'agit de quitter le modèle transmissif pour favoriser la « communauté de recherche », empêchant ainsi l'isolement de la pensée en instaurant des réponses collectives (vingt-cinq cerveaux réunis ne valent-ils toujours pas mieux, dans la recherche de la « vérité », qu'un cerveau isolé ?). L'organisation de « **débats philo** » hebdomadaires est très riche d'enseignement. Un président de séance, deux à quatre secrétaires, deux à quatre dessinateurs, entre vingt et trente minutes de débat « réglé », des problématiques construites sur des thèmes qui touchent les élèves, un effacement progressif du maître... Une telle pratique invite à opérer une « révolution copernicienne » du rôle de l'enseignant. Il ne s'agit plus d'interroger l'élève pour savoir s'il sait ou de donner la bonne réponse à un élève qui interroge, mais de l'accompagner pour qu'il trouve lui-même sa propre réponse à sa propre question : apprendre à penser par soi-même ! Cela suppose bien entendu de considérer l'enfant comme un sujet pensant... Mais on peut se trouver sur le chemin de la majorité sans pour autant prétendre en avoir atteint la destination ! Le résultat est concluant : en un trimestre de pratique régulière, l'appréhension aux savoirs, à l'école, se trouve complètement transformée. La parole de l'élève est reconnue, les plus frileux osent « se lancer », tous comprennent l'intérêt d'être acteurs de leur connaissance, l'erreur devient heuristique, la diversité des stratégies possibles est reconnue (sans accepter pour autant le relativisme : toutes les réponses n'ont pas le même degré de validité). Donc cette culture du débat se transforme en culture de la réussite grâce à la **reconnaissance du statut positif de l'erreur** : ose savoir en osant te tromper ! Sans cela, la culture du débat n'est pas possible, la construction des savoirs non plus.

Car il s'agit de faire le pari de la réussite grâce à une logique des **savoirs construits** et non des savoirs donnés. Point de vue constructiviste qui prend en compte le fait que tout véritable apprentissage passe par « l'activité » de l'élève,

et non pas simplement par celle du maître. Progressivement, par le débat et la non-intervention de l'enseignant, on voit de moins en moins d'élèves rester « bloqués ». Chaque stratégie étant reconnue, il n'y a pas de mauvaise méthode, l'essentiel est uniquement de rendre ses procédures de plus en plus efficaces. La confrontation des résultats permet de faire émerger les procédures expertes tout en reconnaissant les tâtonnements et en montrant les différentes façons d'aborder un problème. Par ailleurs, souligner l'erreur sans la stigmatiser, en l'utilisant comme levier pour sauter les obstacles épistémologiques qui barrent l'accès au savoir, permet au plus faible de ne plus se sentir exclu de la sphère des apprenants-chercheurs. Ici, la différenciation (vous savez, cette « chose » soit disant impraticable et purement théorique) devient la règle et le point de départ. Une telle position constructiviste prend acte du fait que, contrairement à la conception d'un certain cartésianisme naïf pour lequel le vrai s'impose de lui-même, la connaissance véritable exige un long tâtonnement, une logique de l'essai-erreur, un cheminement par la "falsification - corroboration", comme le montrent des épistémologues tels que Gaston Bachelard ou Karl Popper : « Rien n'est donné, rien ne va de soi, tout est construit »<sup>8</sup> et le véritable savoir doit être reconnu « comme une difficulté surmontée, comme un obstacle surmonté »<sup>9</sup>. Aussi, « c'est verser dans un vain optimisme que de penser que savoir sert automatiquement à savoir, que la culture devient d'autant plus facile qu'elle est étendue, que l'intelligence enfin, sanctionnée par des succès précoces, par de simples concours universitaires, se capitalise comme une richesse matérielle ». Dans cette perspective, « on peut sûrement dire qu'une tête bien faite est malheureusement une tête fermée » alors qu'au contraire la tâche difficile de l'éducation est de « remplacer le savoir fermé et statique par une connaissance ouverte et dynamique (...), de donner enfin à la raison des raisons d'évoluer »<sup>10</sup>. Accepter de faire de l'élève l'acteur de son savoir n'est donc pas renoncer aux contenus d'apprentissage mais renoncer à concevoir la simple érudition comme accession à la majorité.

Tout cela révèle la complémentarité (voir le lien de causalité) entre pédagogie et savoirs, contre ceux qui prétendent les opposer en accusant les pédagogistes de nuire à l'essentiel, à l'apprentissage des « fondamentaux ». La pédagogie, comme prise en compte du rôle actif des élèves dans leurs apprentissages, comme réflexion sur les situations de recherche, comme reconnaissance et analyse des obstacles épistémologiques, devient condition de possibilité de l'accession aux savoirs. On ne peut plus envisager l'apprentissage indépendamment d'elle. Opposer pédagogie et savoirs c'est comme opposer fond et forme alors que l'un n'est pas envisageable sans l'autre. Une pédagogie sans savoirs serait vide, des savoirs sans pédagogie seraient aveugles. Et de ce fait, en promouvant un rapport non dogmatique au savoir, en se faisant donc rempart contre toute forme de totalitarisme, la pédagogie devient condition de possibilité de la démocratie, donc de la citoyenneté. Il est vrai cependant que tout cela fait peur au maître, qui n'est plus « maître » de la situation : considérer ainsi le savoir, c'est donner un statut à la parole de l'élève, lui reconnaître un pouvoir, ce qui reconfigure le pouvoir du maître lui-même...

Faisons donc le pari de **l'autorité reconstruite** contre l'autoritarisme décrété. L'enseignant, qu'il s'agisse des apprentissages ou du comportement (tout cela étant au fond la même chose), abandonne sa posture de despote

---

<sup>8</sup> G. Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique* (Vrin 1970), page 14.

<sup>9</sup> Idem, page 18.

<sup>10</sup> Idem, pages 15 et 19.

(même éclairé !) pour gagner celle de garant de la sécurité et de défenseur de l'ordre démocratique. Ainsi uniquement il permet d'accéder à la majorité et à la citoyenneté. Pour ce qui est de la « discipline », il s'agit de permettre à un élève d'expliquer son comportement sans qu'il se sente condamné d'office, appliquer la présomption d'innocence comme on souhaite se la faire appliquer à soi-même, mettre au point un cahier d'incidence où l'on consigne les faits et où l'on propose des contrats signés de la main des élèves concernés, afficher un règlement d'école (et non pas simplement de classe) construit par les élèves, organiser des conseils de classes, fédérés en conseils d'élèves regroupant toute l'équipe enseignante et les représentants de chaque classe, au moins une fois par mois. Attribuer un budget à ce conseil d'élèves. Initier ainsi les élèves à ce qu'est la représentation, la responsabilité devant le corps des électeurs, à la notion de volonté générale et leur faire comprendre les règles de la démocratie (« je voulais que l'on achète des ballons de foot pour la cour, ils ont choisi des cordes à sauter »...). Merci au « pédagogisme » de nous avoir enrichis de toutes ces analyses !

Analyses qui se poursuivent avec le pari de la réussite par la **continuité des apprentissages** : il s'agit d'empêcher la rupture maternelle/élémentaire et élémentaire/collège. Nous invitons les CP en GS et les CM en 6<sup>ème</sup>. Nous allons faire des sciences au labo du collège, de la musique avec le professeur de musique... Ce qui permet de donner une cohérence aux apprentissages dans la durée, et montrer qu'il n'y a pas de rupture entre « petite » et « grande » école. L'élève ne perçoit plus sa scolarité comme un enchevêtrement discontinu de barrières à passer mais comme un chemin sinueux et ascendant vers sa majorité.

Nous faisons aussi le pari de la réussite grâce à une **pédagogie du projet**. Ecrire par exemple un roman à huit classes et le publier, pour ensuite le mettre en comédie musicale dans une salle de spectacle de la ville. C'est un projet à l'année, en partenariat avec les collectivités locales, qui va fédérer de nombreux champs disciplinaires et exiger des élèves un investissement sans pareil ! Basékou, jeune malien, part de Bamako pour Angers. Il va écrire le journal de son aventure. Les élèves vont effectuer des recherches documentaires pour écrire son récit, ils vont travailler en géographie, en science, en littérature... Fini la morosité du cours de français sans objectif à moyen terme, fini les apprentissages dénués de sens pour notre petit d'homme qui ne comprend pas bien à quoi tout cela va lui servir. Là, tout fait sens, et parfois même l'apprentissage doit être « conscientisé » après coup, tant l'élève oublie qu'il est en train d'acquérir des compétences !

De tels projets peuvent permettre de sortir de la sphère de la classe pour associer les parents à l'Education Nationale, abolir ainsi la rupture entre école et famille. Par conséquent, nos pédagogues nous proposent de faire le pari de la réussite en **invitant les parents en classe** : permettre ainsi aux familles ayant des « comptes à régler avec l'institution scolaire » (qu'ils transmettent forcément à leurs enfants) de renouer avec elle, leur redonner l'envie de suivre le travail de leurs enfants malgré les soucis quotidiens, leur permettre de se revaloriser, démystifier le statut des enseignants, désacraliser la classe, rendre plus transparent, moins opaque, le bateau Education Nationale.

Finalement, pari de la réussite grâce à des **structures scolaires de taille modeste** (ceci conditionne bien des pratiques présentées plus haut). Il est certain qu'on ne vit pas sa scolarité de la même façon dans une école à cinq classes que dans une école à onze classes. N'est-ce pas un facteur de violence

scolaire que de concentrer les problèmes ? Aussi, par une politique de carte scolaire rationnelle et par une politique de circonscription adéquate (offrant à l'école de trois classes les mêmes services – RASED, cours de langues étrangères, etc. – qu'à l'école de onze classes) on peut profiter d'une structure « à échelle humaine », où il fait bon travailler pour les élèves et les enseignants, où chacun puisse être connu et reconnu, où la gestion de l'espace est plus facile donc ne favorise pas les tensions entre élèves (et entre enseignants !).

Pari de la réussite sans police dans les établissements, sans retour aux « bonnes vieilles méthodes de l'école d'antan », sans savoirs dogmatiques, sans soumission aveugle, sans autoritarisme, en rupture avec un schéma classique de l'éducation (le maître sur son estrade, puits - sans fond ! - de savoir et d'autorité, enfermé dans sa tour d'ivoire...). Rien de bien neuf dans tout cela, aucune prétention à posséder la « solution miracle », la recette de la réussite assurée, mais uniquement la mise en pratique de théories longuement mûries et dynamiques, qui n'attendent que d'être enrichies par ces pratiques elles-mêmes.

Finalement, on peut ne pas coller avec l'image que donne de l'Education Nationale les médias, relayés par nos dirigeants. Regardez les, ces hussards de la République, jeter leur chaloupe à la mer ! Observez ces cohortes de petites embarcations, fidèles au même idéal, qui font plus de bien à l'Education Nationale que tous les discours démagogiques de réformateurs passagers. Encouragez les dans leur volonté de compléter la théorie - fondatrice de leur pratique - de cette pratique elle-même.

Peut-être des années passées sur les bancs de l'école kantienne m'ont elles "dégénéré" et rendu fou... de rationalité et de désir de probité ? En tout cas, j'ai un idéal régulateur, un horizon qui me fait vivre et me donne foi en mon métier, qui me permet de relativiser quand on me dit qu'il y a feu en la demeure, de prendre du recul quand on m'incite à être "scotché", d'aller de l'avant quand on me commande de faire marche arrière, d'avoir du courage quand tout indique qu'il n'y a plus d'espoir. Cet idéal, c'est le fameux « pédagogisme » qui me l'a donné, et je tiens à remercier tous ces théoriciens pour cet élan vital qu'ils donnent à beaucoup d'enseignants, qui préfèrent les écouter plutôt que le ministre et poursuivre dans la direction qu'ils leur ont indiquée sans se soucier des foudres médiatiques et irraisonnées. Merci aux pédagogues de confirmer en nous un goût déjà prononcé pour ce métier et réaffirmer l'engagement de nombreux enseignants pour la démocratie et la "dictature" de l'intelligence.

Les ministres passent, les circulaires passent, nous nous restons : faisons notre travail sereinement, avec conviction, sans nous soucier des paroles de l'incompétence, des écrits de l'inconsistance, mais en poursuivant un unique objectif : la réussite de **tous** nos élèves.